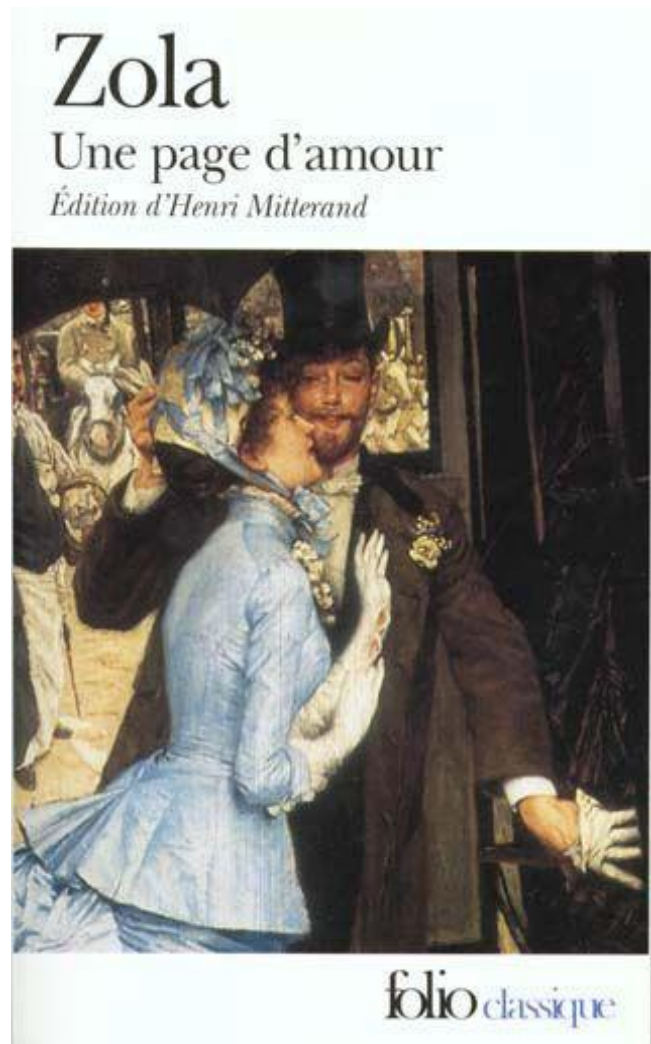


## LECTURE D'UNE ŒUVRE :

### UNE PAGE D'AMOUR

**S'INITIER      AUX      PROCÉDES  
D'ÉCRITURE**



#### ARGUMENT

*A 17 ans, Hélène épouse un nommé Grandjean qui lui donne une fille Jeanne, enfant malade en proie à des crises régulières. La famille s'installe à Paris où Grandjean meurt peu après son arrivée. Hélène s'éprend alors du docteur Deberle, son voisin qui l'a secourue lors d'une des crises de la fillette. Mais cette dernière prend conscience du sentiment amoureux qui grandit entre le docteur et sa mère : possessive et jalouse, ne supporte pas de la voir manifester de l'affection à d'autres qu'elle-même. Le jour où Hélène se donne à Deberle l'enfant se met à la fenêtre et contracte une phtisie galopante dont elle meurt peu après.*

# CORPUS 1 *LIEUX ET DECORS*

## TEXTE 1 LA MAISON DU DOCTEUR DEBERLE

### *C'EST L'AUTOMNE.*

La large baie du pavillon était ouverte, et de chaque côté on avait tiré dans leur châssis des glaces mobiles ; de sorte que le jardin se développait de plain-pied, comme au seuil d'une tente. C'était un jardin bourgeois, avec une pelouse centrale, flanquée de deux corbeilles. Une simple grille le fermait sur la rue Vineuse ; seulement, un tel rideau de verdure avait grandi là, que de la rue aucun regard ne pouvait pénétrer ; **des lierres, des clématites, des chèvrefeuilles** se collaient et s'enroulaient à la grille, et, derrière ce premier mur de feuillage, s'en haussait un second, fait de lilas et de faux ébéniers. Même l'hiver, les feuilles persistantes des lierres et l'entrelacement des branches suffisaient à barrer la vue. Mais le grand charme était, au fond, quelques arbres de haute futaie, des ormes superbes qui masquaient la muraille noire d'une maison à cinq étages. Ils mettaient, dans cet étranglement des constructions voisines, l'illusion d'un coin de parc et semblaient agrandir démesurément ce jardinet parisien, que l'on balayait comme un salon. Entre deux ormes pendait une balançoire, dont l'humidité avait verdi la planchette.

### QUESTIONS

**Repérez la gradation.** En rouge

**Quel est le champ lexical dominant** Le champ de la végétation (en jaune)

**Combien de plans peut-on distinguer ?** Trois plans : celui de la baie du pavillon, celui de la grille, et celui des grands arbres.

**Qui regarde ?** Un spectateur externe

**En quoi ce lieu renvoie-t-il au topos du locus amoenus ?** Il apparaît comme plaisant, agréable, intime, il y a un jardin, une pelouse (voir le locus amoenus)

## TEXTE 2 LA MEME MAISON, MAIS BIEN DES EVENEMENTS PLUS TARD...

En août, le jardin du docteur Deberle était un véritable puits de feuillage. Contre la grille, les lilas et les faux ébéniers mêlaient leurs branches, tandis que les **plantes grimpantes, les lierres, les chèvrefeuilles, les clématites** pourraient de toutes parts, des jets sans fin, qui se glissaient, se nouaient, retombaient en pluie, allaient jusque sous les ormes du fond après avoir couru le long des murailles ; et là, on aurait dit une tente attachée d'un arbre à l'autre, les ormes se dressaient comme les piliers puissants et touffus d'un salon de verdure. Ce jardin était si petit, que le moindre pan d'ombre le couvrait. Au milieu, le soleil à midi faisait une seule tache jaune, dessinant la rondeur de la pelouse, flanquée de deux



corbeilles. Contre le perron, il y avait un grand rosier, des roses à thé énormes qui s'épanouissaient par centaines. Le soir, quand la chaleur tombait, le parfum en devenait pénétrant, une odeur chaude de roses s'alourdissait sous les ormes. Et rien n'était plus charmant que ce coin perdu, si embaumé, où les voisins ne pouvaient voir, et qui apportait un rêve de forêt vierge, pendant que les orgues de Barbarie jouaient des polkas dans la rue Vineuse.

### *Même exercice*

Les roses ont fleuri, c'est la grande différence. Et on évoque la musique.  
La description ne se fait plus sur trois plans.

## **DISSERTATION**

La fonction de l'espace est-elle ordonnée au personnage dans une œuvre romanesque ?

*Éléments pour rédiger.*

Il est difficile de concevoir un personnage en dehors d'une temporalité et d'un ensemble de lieux. Ces lieux sont d'abord un soutien à l'action, et en particulier aux déplacements du personnage. Mais il le qualifie, lorsqu'il observe, réfléchit, attend, médite et souffre ou se réjouit (ici, très clairement les exemples du corpus).

Mais c'est parfois le personnage qui est « ordonné » à l'espace, soutenue par ces lieux qui lui renvoient quelque chose de lui ou le révèlent (ici, ils sont connus, mais vous avez aussi des exemples de personnages dans des lieux inconnus : Bardamu à New York dans le voyage au bout de la nuit, ou Bérénice – dans Aurélien d'Aragon - à Paris).

**Examinez la nature de l'espace (voir sur le site)**

## CORPUS 2 PARIS

*On a beaucoup reproché à Zola les cinq descriptions de Paris qui structurent le roman. Voici comment il s'en explique.*

"Une page d'amour, écrite entre *l'Assommoir* et *Nana*, a dû être, dans ma pensée, une opposition, une halte de tendresse et de douceur. J'avais, depuis longtemps, le désir d'étudier, dans une nature de femme honnête, un coup de passion, un amour qui naît et qui passe, imprévu, sans laisser de trace. Le titre veut dire cela : une page dans une œuvre, une journée dans une vie. Le drame m'a été donné par l'invention de l'enfant, qui meurt de l'amour de la mère. Quant au milieu, à cette hauteur de Passy où j'ai placé la maison, il a été certainement choisi par les cinq descriptions qui terminent les cinq parties. Encore une vieille idée de ma jeunesse, Paris témoin d'un drame, Paris, pareil au chœur antique, assistant aux joies et aux douleurs d'une action, à toutes les heures, par tous les temps.

*Extrait d'une lettre de Zola à van Santen Kolff*

### TEXTE 1 CHAP. V, PREMIERE PARTIE

*Le XIXe siècle a condamné les mauvaises lectures. C'est le cas de Flaubert, à travers *Mme Bovary*, mais Zola lui aussi, met en scène ces femmes abreuvées de lectures sentimentales.*

*D'abord elle est marquée par le rêve, nourrie de lectures sentimentales et par une vague aspiration. Comme Renée dans *la Curée*.*

Ce matin-là, Paris mettait une paresse souriante à s'éveiller. Une vapeur, qui suivait la vallée de la Seine, avait noyé les deux rives. C'était une buée légère, comme laiteuse, que le soleil peu à peu grandi éclairait. On ne distinguait rien de la ville, sous cette mousseline flottante, couleur du temps. Dans les creux, le nuage épaissi se fonçait d'une teinte bleuâtre, tandis que, sur de larges espaces, des transparences se faisaient, d'une finesse extrême, poussière dorée où l'on devinait l'enfoncement des rues ; et, plus haut, des dômes et des flèches déchiraient le brouillard, dressant leurs silhouettes grises, enveloppés encore des lambeaux de la brume qu'ils trouaient. Par instants, des pans de fumée jaune se détachaient avec le coup d'aile lourd d'un oiseau géant, puis se fondaient dans l'air qui semblait les boire. Et, au-dessus de cette immensité, de cette nuée descendue et endormie sur Paris, un ciel très pur, d'un bleu effacé, presque blanc, déployait sa voûte profonde. Le soleil montait dans un poudrolement adouci de rayons. Une clarté blonde, du blond vague de l'enfance, se brisait en pluie, emplissait l'espace de son frisson tiède. C'était une fête, une paix souveraine et une gaieté tendre de l'infini, pendant que la ville, criblée de flèches d'or, paresseuse et somnolente, ne se décidait point à se montrer sous ses dentelles.





Hélène, depuis huit jours, avait cette distraction du grand Paris élargi devant elle. Jamais elle ne s'en lassait. Il était insondable et changeant comme un océan, candide le matin et incendié le soir, prenant les joies et les tristesses des cieux qu'il reflétait. Un coup de soleil lui faisait rouler des flots d'or, un nuage l'assombrissait et soulevait en lui des tempêtes. Toujours, il se renouvelait : c'étaient des calmes plats, couleur orange, des coups de vent qui d'une heure à l'autre plombaient l'étendue, des temps vifs et clairs allumant une lueur à la crête de chaque toiture, des averses noyant le ciel et la terre,

effaçant l'horizon dans la débâcle d'un chaos. Hélène goûtait là toutes les mélancolies et tous les espoirs du large ; elle croyait même en recevoir au visage le souffle fort, la senteur amère ; et il n'était pas jusqu'au grondement continu de la ville qui ne lui apportât l'illusion de la **marée montante, battant contre les rochers d'une falaise.**

### ***La polémique***

*Ce qu'on a surtout reproché à l'ouvrage ce sont les cinq descriptions de Paris qui reviennent et terminent les cinq parties, symétriquement. On n'a vu là qu'un caprice d'artiste d'une répétition fatigante, qu'une difficulté vaincue pour montrer la dextérité de la main. J'ai pu me tromper, et je me suis trompé certainement, puisque personne n'a compris ; mais la vérité est que j'ai eu toutes sortes de belles intentions, lorsque je me suis entêté à ces cinq tableaux du même décor, vu à des heures et dans des saisons différentes.*

« Aux jours misérables de ma jeunesse, j'ai habité des greniers de faubourg, d'où l'on découvrait Paris entier. Ce grand Paris, immobile et indifférent, qui était toujours là, dans le cadre de ma fenêtre, me semblait comme le confident tragique de mes joies et de mes tristesses ; j'ai eu faim et j'ai pleuré devant lui ; et devant lui, j'ai aimé, j'ai eu mes plus grands bonheurs. Eh bien ! dès ma vingtième année, j'avais rêvé d'écrire un roman dont Paris, avec l'océan de ses toitures serait un personnage, quelque chose comme le chœur antique. Il me fallait un drame intime, trois ou quatre créatures dans une petite chambre, puis l'immense ville à l'horizon, toujours présente, regardant avec ses yeux de pierre rire et pleurer ces créatures. C'est cette vieille idée que j'ai tentée de réaliser dans *Une page d'amour*. Je ne défends donc pas mes cinq descriptions : je tiens uniquement à faire remarquer que, dans ce qu'on nomme notre fureur de description, nous ne cédon presque jamais au seul besoin de décrire ; cela se complique toujours en nous d'intentions symphoniques et humaines. La création entière nous appartient, nous tâchons de la faire entrer dans nos œuvres, nous rêvons l'arche immense »

***.Extrait de la préface publiée en tête de la première édition illustrée d'Une page d'amour en 1884***

## QUESTIONS

Cherchez les deux comparaisons qui gouvernent ce passage.

Paris est comparée à une femme qui s'éveille, puis à une mer.

C'est ce que voit Hélène, un chaos, un mouvement. Des volumes qui vont et viennent.

*D'abord Paris est comparable à un paysage de brume et d'eau, puis à un immense tableau, puis il est un firmament qui se crée sous les yeux d'Hélène, et enfin, il est un paysage immaculé, paisible mais insensible aussi*

*Vous comprenez que chaque fois c'est à la fois un moment spécifique, matin, soir, hiver ou été, mais surtout le paysage est prétexte à un état d'âme. Il symbolise un sentiment particulier éprouvé : le sentiment océanique, la contemplation précise et lente, la flamme de la passion, puis l'hiver revenu, la paix, une paix résigné, un peu morne et indifférente.*

*Il y a chez Zola une visée d'exhaustivité. Elle se déploie particulièrement dans ce texte qui est une vision panoramique de Paris.*

## VERS LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Vous ferez le commentaire composé du premier paragraphe (jusqu'à « sous ses dentelles »)

*Vous avez une description, donc une grande forme textuelle. Une femme à la fenêtre, un topos de la littérature. Vous avez donc déjà de quoi orienter votre approche.*

*Montrez comment la description de Paris est en réalité le reflet de ce qui s'éveille en Jeanne.*

### 1 La ville qui est un paysage naturel

Si vous examinez le texte, vous noterez que la ville est décrite comme un paysage. Tout le champ lexical de la brume y est mobilisé. Il faut l'analyser avec soin.

### 2 Paris miroir de l'âme

Comme pour Zola, Paris est le confident des tristesses et des joies du personnage. Quel est le sentiment que ressent la jeune femme ? C'est sans aucun doute un sentiment flou, indéterminé, changeant, un mouvement intérieur difficile à cerner mais comparable à ce qu'elle voit, et qui éclate en pluie de joie.

### 3 L'esthétique réaliste, mais une vision symbolique

Paris : une mer, une femme

### Conclusion

Le paysage qui renvoie à un état d'âme est un topos de la littérature mais c'est aussi très fréquent chez Zola. La description est le moyen de décrire quelque chose d'évanescant, d'indescriptible, comme ce Paris qui devient océan et ressemble à une femme qui s'éveille, couverte de dentelles.

## TEXTE 2

*Il y a chez Zola une visée d'exhaustivité. Elle se déploie particulièrement dans ce texte qui est une vision panoramique de Paris.*

*Relevez le champ lexical de la couleur.*

Cependant, Hélène allait reprendre son livre, lorsque Paris, lentement, apparut. Pas un souffle de vent n'avait passé, ce fut comme une évocation. La dernière gaze se détacha, monta, s'évanouit dans l'air. Et la ville s'étendit sans une ombre, sous le soleil vainqueur. Hélène resta le menton appuyé sur la main, **regardant** cet éveil colossal.

Toute une vallée sans fin de constructions entassées. Sur la ligne perdue des coteaux, des amas de toitures se détachaient, tandis que l'on sentait le flot des maisons rouler au loin, derrière les plis de terrain, dans des campagnes qu'on ne voyait plus. C'était la pleine mer, avec l'infini et l'inconnu de ses vagues. Paris se déployait, aussi grand que le ciel. Sous cette radieuse matinée, la ville, jaune de soleil, semblait un champ d'épis mûrs ; **et l'immense tableau** avait une simplicité, deux tons seulement, le bleu pâle de l'air et le reflet doré des toits.

(...)

Hélène, **d'abord, s'intéressa** aux larges étendues déroulées sous ses fenêtres, à la **pente du Trocadéro** et au développement des quais. Il fallait qu'elle se penchât, pour apercevoir le **carré nu du Champ-de-Mars**, fermé au fond par la barre sombre de l'École militaire. **En bas**, sur la vaste place et sur les trottoirs, aux deux côtés de la Seine, elle distinguait les passants, une foule active de points noirs emportés dans un mouvement de fourmilière ; la caisse jaune d'un omnibus jetait une étincelle ; des camions et des fiacres traversaient le pont, gros comme des jouets d'enfant, avec des chevaux délicats qui ressemblaient à des pièces mécaniques ; et, le long des talus gazonnés, parmi d'autres promeneurs, une bonne en tablier blanc tachait l'herbe d'une clarté. Puis, **Hélène leva les yeux** ; mais la foule s'émiettait et se perdait, les voitures elles-mêmes devenaient des grains de sable ; il n'y avait plus que la carcasse gigantesque de la ville, comme vide et déserte, vivant seulement par la sourde trépidation qui l'agitait. Là, au premier **plan, à gauche**, des toits rouges luisaient, les hautes cheminées **de la Manutention** fumaient avec lenteur ; tandis que, de l'autre côté du fleuve, **entre l'esplanade et le Champ-de-Mars**, un bouquet de grands ormes faisait un coin de parc, dont on voyait nettement les branches nues, les cimes arrondies, teintées déjà de pointes vertes.

**Au milieu**, la Seine s'élargissait et régnait, encaissée dans ses berges grises, où des tonneaux déchargés, des profils de grues à vapeur, des tombereaux alignés, mettaient le décor d'un port de mer. **Hélène revenait toujours** à cette nappe resplendissante sur laquelle des barques passaient, pareilles à des oiseaux couleur d'encre. Invinciblement, d'un long regard, elle en remontait la coulée superbe. C'était comme un galon d'argent qui coupait Paris en deux. Ce matin-là, l'eau roulait du soleil, l'horizon n'avait pas de lumière plus éclatante. **Et le regard de la jeune femme** rencontrait d'abord le **pont des Invalides**, puis le **pont de la Concorde**, puis le **Pont-Royal** ; les ponts continuaient, semblaient se rapprocher, se superposaient, bâtissant d'étranges viaducs à plusieurs étages, troués d'arches de toutes formes ; pendant que le fleuve, entre ces constructions légères, montrait des bouts de sa robe bleue, de plus en plus perdus et étroits. **Elle levait encore les yeux** : là-bas, la coulée se séparait dans la débandade confuse des maisons ; les ponts des deux côtés de la Cité, devenaient des fils tendus d'une rive à l'autre ; et **les tours de Notre-Dame**, toutes dorées, se dressaient comme les bornes de l'horizon, au-delà desquelles la rivière, les constructions, les massifs d'arbres n'étaient plus que de la poussière de soleil. Alors, **éblouie, elle quitta** ce cœur triomphal de Paris, où toute la gloire de la ville paraissait flamber. **Sur la rive droite**, au milieu des futaies **des Champs-Élysées**, les grandes verrières du palais de l'industrie étalaient des blancheurs de neige ; plus loin, derrière la toiture écrasée de la Madeleine, semblable à une pierre tombale, se dressait la masse énorme de l'**Opéra** ; et c'étaient d'autres édifices, des coupoles et des tours, la **colonne Vendôme**, **Saint-Vincent-de-Paul**, la **tour Saint-Jacques**, **plus près les cubes lourds des pavillons du nouveau Louvre et des Tuileries**, à demi enfouis dans un bois de marronniers. **Sur la rive gauche**, le dôme des Invalides ruisselait de dorures ; au-delà, les deux tours inégales de **Saint-Sulpice** pâlissaient dans la lumière ; et, **en arrière** encore, à droite des

aiguilles neuves de Sainte-Clotilde, le Panthéon bleuâtre, assis carrément sur une hauteur, dominait la ville, développait en plein ciel sa fine colonnade, immobile dans l'air avec le ton de soie d'un ballon captif. Maintenant, **Hélène, d'un coup d'œil paresseusement promené,** embrassait **Paris entier.** Des vallées s'y creusaient, que l'on devinait aux mouvements des toitures ; la butte des Moullins montait avec un flot bouillonnant de vieilles ardoises, tandis que la ligne des Grands Boulevards dévalait comme un ruisseau, où s'engloutissait une bousculade de maisons dont on ne voyait même plus les tuiles. À cette heure matinale, le soleil oblique n'éclairait point les façades tournées vers **le Trocadéro.** Aucune fenêtre ne s'allumait. Seuls, des vitrages, sur les toits, jetaient des lueurs, de vives étincelles de mica, dans le rouge cuit des poteries environnantes. Les maisons restaient grises, d'un gris chauffé de reflets ; mais des coups de lumière trouaient les quartiers, de longues rues qui s'enfonçaient, droites devant Hélène, coupaient l'ombre de leurs rais de soleil. À gauche seulement, les **buttes Montmartre et les hauteurs du Père-Lachaise** bossuaient l'immense horizon plat, arrondi sans une cassure. Les détails si nets aux premiers plans, les dentelures innombrables des cheminées, les petites hachures noires des milliers de fenêtres, s'effaçaient, se chinaient de jaune et de bleu, se confondaient dans un pêle-mêle de ville sans fin, dont les faubourgs hors de la vue semblaient allonger des plages de galets, noyées d'une brume violâtre, sous la grande clarté épandue et vibrante du ciel.

**Cherchez les deux comparaisons qui gouvernent ce passage.**

Ici, la ville sous le soleil est comparée d'abord à la mer, puis elle est comparée à un champ de blés.

Repérez le champ lexical de la couleur. Que pouvez-vous en dire.

*En bleu, vous avez toutes les marques de spacialisation (à gauche, à droite, etc...)*

Pour quoi Zola préfère « elle levait encore les yeux » plutôt que « elle leva encore les yeux »

Le regard d'Hélène est méditatif, il se pose sur la ville et la contemple comme on contemplerait un tableau, c'est l'imparfait duratif et par ailleurs, elle continue de regarder au fur et à mesure de la description : l'action n'est pas révolue.



### Point de grammaire

L'imparfait est considéré comme le temps de la description. Les choses en général sont stables. Il construit une sorte d'arrière plan sur lequel les actions peuvent émerger (généralement au passé simple).

Relevez les temps de l'imparfait.





QUATRIEME ET DERNIERE PARTIE

*Hélène a perdu sa fille Jeanne. Sa passion pour le Dr. Deberle s'est éteinte, et elle a décidé d'épouser sans amour M. Rambaud.*



TEXTE 4 CHAPITRE V, QUATRIEME ET DERNIERE PARTIE

*Hélène a perdu sa fille Jeanne. Sa passion pour le Dr. Deberle s'est éteinte, et elle a décidé d'épouser sans amour M. Rambaud.*

Zola

*Une page d'amour*



Les Classiques de Poche



Sur la ville, un ciel bleu, sans une tache, se déployait. Hélène leva la tête, lasse de souvenirs, heureuse de cette pureté. C'était un bleu limpide, très pâle, à peine un reflet bleu dans la blancheur du soleil. L'astre, bas sur l'horizon, avait un éclat de lampe d'argent. Il brûlait sans chaleur, dans la réverbération de la neige, au milieu de l'air glacé. En bas, de vastes toitures, les tuiles de la Manutention, les ardoises des maisons du quai, étalaient des draps blancs, ourlés de noir. De l'autre côté du fleuve, le carré du Champ-de-Mars déroulait une steppe, où des points sombres, des voitures perdues, faisaient songer à des traîneaux russes filant avec un bruit de clochettes ; tandis que les ormes du quai d'Orsay, rapetissés par l'éloignement, alignaient des floraisons de fins cristaux, hérissant leurs aiguilles. Dans l'immobilité de cette mer de glace, la Seine roulait des eaux terreuses, entre ses berges qui la bordaient d'hermine ; elle charriait depuis la veille, et l'on distinguait nettement, contre les piles du pont des Invalides, l'écrasement des blocs s'engouffrant sous les arches. Puis, les ponts s'échelonnaient, pareils à des dentelles blanches, de plus en plus délicates, jusqu'aux roches éclatantes de la Cité, que les tours de Notre-Dame surmontaient de leurs pics neigeux.

D'autres pointes, à gauche, trouaient la plaine uniforme des quartiers. Saint-Augustin, l'Opéra, la tour Saint-Jacques étaient comme des monts où règnent les neiges éternelles ; plus près, les pavillons des Tuileries et du

Louvre, reliés par les nouveaux bâtiments, dessinaient l'arête d'une chaîne aux sommets **immaculés**. Et c'étaient encore, à droite, les cimes **blanchies** des Invalides, de Saint-Sulpice, du Panthéon, ce dernier très loin, profilant sur l'azur un palais du rêve, avec des revêtements de marbre bleuâtre. Pas une voix ne montait. Des rues se devinaient à des fentes grises, des carrefours semblaient s'être creusés dans un craquement. Par files entières, les maisons avaient disparu. Seules, les façades voisines étaient reconnaissables aux mille raies de leurs fenêtres. Les nappes de neige, ensuite, se confondaient, se perdaient en un lointain éblouissant, en un lac dont les ombres bleues prolongeaient le bleu du ciel. Paris, **immense et clair**, dans la vivacité de cette gelée, luisait sous le soleil d'argent.

Alors, **Hélène**, une dernière fois, embrassa d'un regard la ville impassible, qui, elle aussi, lui restait inconnue. Elle la retrouvait, tranquille et comme immortelle dans la neige, telle qu'elle l'avait quittée, telle qu'elle l'avait vue chaque jour pendant trois années. Paris était pour elle plein de son passé. C'était avec lui qu'elle avait aimé, avec lui que Jeanne était morte. Mais ce compagnon de toutes ses journées gardait la sérénité de sa face géante, sans un attendrissement, témoin muet des rires et des larmes dont la Seine semblait rouler le flot. Elle l'avait, selon les heures, cru d'une férocité de monstre, d'une bonté de colosse. Aujourd'hui, elle sentait qu'elle l'ignorerait toujours, indifférent et large. Il se déroulait, il était la vie.

## QUESTIONS

Repérez le champ lexical de la couleur. Que pouvez-vous en dire.

Relevez un autre champ lexical dominant.

Si nous admettons qu'il y a une correspondance entre l'état d'âme d'Hélène et le paysage regardé, quelle est cet état d'âme ?

Quelle est la tonalité de ce texte ?

## REPONSES

Figure de style structurante : la personnification. Paris est comparé à une personne vivante (le compagnon de ses journées).

Il est comparé à une autre métaphore classique, celle du fil de la vie, du cours de l'existence. Celle d'Hélène est sans événement, le texte annonce la résignation de la jeune femme devant l'existence morne qui l'attend.